

I

Autrefois, il y a bientôt quarante ans, je m'étais attaché à un aspect de l'imagination peu étudié alors, du moins à ma connaissance, le rêve que l'on peut faire d'un « pays » autre que tous les nôtres, et jamais rencontré sur nos chemins, bien que si peu loin de nous que la voie que nous n'avons pas prise, à des carrefours, aurait pu peut-être y conduire. Un pays, une société autres non par la géographie ou du fait de la langue ou de la civilisation : ce qui radicalement, mystérieusement, distinguerait cet « arrière-pays » étant, dans à peu près les mêmes mots et en présence des mêmes choses que partout ailleurs sur la terre, un rapport de ses habitants au monde assurant « là-bas », du fait de sa particularité inconcevable par nous, un être dont « ici » nous éprouvons qu'il nous manque. L'être, c'est un

mot difficile. Je l'entends comme lorsque l'on dit que Dieu confère l'être à l'homme créé à son image, et cela par opposition aux animaux ou aux plantes, lesquels « meurent sur les saisons », n'étant que « de vaines formes de la matière ».

J'insiste. Il s'agit bien d'un « là-bas » puisque « ici » cet être nous fait défaut. Et pourtant là-bas comme ici, c'est la même réalité simplement et pleinement naturelle. Il n'y a aucun déni de celle-ci dans cette sorte de rêverie, aucun mépris du lieu qu'elle étend autour de nous, simplement le désir de vivre plus intensément ce que ce lieu, cette nature nous offrent. Le désir qui s'exaspère dans le cri de Rimbaud : nous ne sommes pas au monde, la vraie vie est absente.

Et je précise. Ce désir, cette soif en somme métaphysiques, on peut les éprouver à toute croisée de route, les aspects du monde sensible n'en étant donc nullement la cause. Mais ils peuvent s'intensifier, parfois, parce qu'il y a ici même des faits qui semblent inciter à partir à la recherche de ce fondamental arrièrepays, comme s'ils en étaient parmi nous des reflets, des indices, des représentants, qui sait même, en tout cas presque des preuves. Ainsi

certaines photographies de monuments ou de villages aperçus sur des collines, à l'horizon. Anciennes, ces photographies, non parce que l'arrière-pays serait chose du passé, mais parce que de telles images, techniquement pauvres, mal imprimées et en noir et blanc, simplifient les figures, on n'y distingue plus de comportements, de façons, qu'on pourrait comprendre trop aisément, on peut donc rêver un surcroît d'intelligence profonde dans cette femme ou cet homme arrêtés au rebord d'une terrasse devant une église d'Arménie. L'église elle-même étant assez belle pour laisser croire que son maître d'œuvre avait en lui un peu de cette supraconscience qui survit peut-être aujourd'hui encore, quelque part au sein du dédale de ces vallées de montagne.

Photographies, mais aussi des voix comme on en entendait jadis à la radio, du temps de ces récepteurs en forme de cathédrale où on écoutait croître et décroître ce qu'on appelait le fading. L'oreille collée au poste de radio on s'attachait à ces voix qui à des moments disparaissaient presque. Où parlaient-elles, qui étaient ces êtres qui chantaient aussi, ou psalmodiaient ? Chez eux, là-bas, n'était-ce pas l'arrière-pays ? Et des noms de lieux qu'on

cherchait à leur associer sur la liste des émetteurs que le récepteur affichait, des noms tout de même situables sur la carte mais suffisamment loin, suffisamment ailleurs, se coloraient alors d'absolu : j'ai ainsi beaucoup rêvé d'Aberdeen quand j'étais enfant, et je sais qu'aujourd'hui encore je ne pourrais arriver à Aberdeen sans éprouver un reste d'horreur sacrée.

La perspective aussi, au Quattrocento en Toscane – la *dolce prospettiva* : « *dolce* », quel mot fascinant ! – et plus particulièrement son emploi par certains peintres, grands ou minimes, dont j'imaginai qu'ils n'y recouraient qu'avec un souci de bien plus que l'agencement d'une image. Ces monuments que la mise en perspective montre simplifiés parce que c'est vrai qu'ils sont loin, sont-ils seulement modifiés ainsi par la distance, ou bien ce peu d'aspects dans leur reste d'apparence est-il le signe, par nous encore un peu perceptible, d'une autre façon d'être, et d'exister, dans cette lumière d'ici et de partout sur la terre, mais qui serait là-bas plus intimement vécue, mieux comprise ? Aller plus loin dans ces réflexions m'étant toutefois impossible, mon esprit s'embrouillait, bien naturellement, pouvais-je croire, puisque ici nous ne

disposerions pas ou ne nous souviendrions plus des formes de pensée et de ressentir les plus hautes.

J'ai rapporté dans un livre déjà ancien des fantasmes de cette sorte, soit simplement rêvés, soit que j'eusse presque tenté de les mettre en œuvre. Car, il me faut l'avouer, je n'ai pas été sans rêver à la façon que j'évoque, si bien qu'on peut me dire, bien sûr, et on aurait raison de le faire : « Ces imaginations, n'est-ce pas seulement un aspect de qui vous êtes, votre affaire et non pas la nôtre ? » D'aucuns pourtant parmi nous étant prêts à penser, me semble-t-il, qu'il y a en elles quelque chose d'universel, du fait de la structure de notre conscience du monde. Celle-ci, en effet, subit le langage comme une sorte de prisme au travers duquel la perception de ce qui est connaît une diffraction et se déforme et à des moments se dédouble, s'irisant de couleurs d'apparence alors surnaturelle. Notre pratique de la réalité est troublée autant que construite par le langage, et l'arrière-pays ne serait qu'une illusion linguistique comme on parle d'illusions d'optique. Un pli de la parole, presque impossible à défaire, ce qui explique que cette hantise apparaisse au plus

intime parfois de notre rapport à nous-mêmes, et ne me soit pas personnelle.

II

Je me suis posé cette question de l'ailleurs et de son altérité, imaginée radicale, dans le livre auquel je viens de faire allusion, *L'Arrière-Pays*, publié en 1972, mais ce fut alors d'une façon qui aujourd'hui me semble incomplète ; et je vais essayer maintenant d'en reprendre la réflexion, en évoquant devant vous d'autres expériences, que je sens apparentées au « là-bas » de l'arrière-pays, mais que j'estime pourtant d'une nature tout autre.

Et par exemple, ce que je vais évoquer d'abord, ce n'est même plus, spécifiquement, un ailleurs, ce serait plutôt un ici : l'impression que l'on peut avoir, quelquefois, que le lieu qui se présente à l'esprit est, malgré son étrangeté, celui même où l'on est à l'instant où on le perçoit, à niveau simplement plus intérieur, plus profond, que l'ici de notre existence apparente. De quoi s'agit-il ? Remarquons,